C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 4 - Janvier 2011

Pour 2011, de bonnes lectures :

Shalom Auslander
Dashiell Hammett
Dany Laferrière
Melani Le Bris
Carol Ann Lee
Colum McCann
Pierre d'Ovidio
Martin Page
Grégoire Polet
Patrick Rambaud
Mary Ann Shaffer
& Annie Barrows
Pierre Simenon
et des poètes ...

On bascule, on a basculé !





Nous y sommes – en 2011. D'accord, ce n'est pas vraiment une information. Encore que… Ce quatrième numéro de *C'est dans la poche* en apporte une preuve supplémentaire – s'il en était besoin.

Jusqu'à présent, nous nous contentions de présenter des livres au format de poche publiés avant la parution du magazine. Pour fêter dignement l'année nouvelle, nous anticiperons désormais de quelques jours. Vous trouverez ici des articles sur des ouvrages qui ne sont pas encore en librairie – mais qui sont sur le point d'y arriver.

Ainsi, les deux grands blocs (quatre pages chacun, presque deux dossiers pour le prix d'un !) constitués par des articles et des entretiens concernent Dany Laferrière et Pierre d'Ovidio. *L'énigme du retour*, du premier, sort le 5. *L'ingratitude des fils*, du second, le lendemain.

Ce changement nous semblait nécessaire pour être autant que possible dans l'actualité. Même si le poche est souvent dédaigné par celles et ceux qui font l'actualité, nous connaissons assez de lecteurs qui attendent les offices (comme on le dit chez les libraires) avec une légitime impatience. Si nous rencontrons mieux celle-ci, nous aurons atteint un de nos objectifs.

Bien sûr, il n'est pas toujours facile de tenir le rythme. Quand on travaille habituellement pour un journal quotidien, on pense qu'il est bien reposant de passer au rythme hebdomadaire d'un supplément littéraire. Et encore plus tranquille de suivre le calendrier par tranches de 30 ou 31 jours. L'expérience oblige à dire que non, pas du tout : les délais semblent toujours trop courts, et voici un mois écoulé, ponctué par la parution de *C'est dans la poche*, qu'il faut déjà se remettre en route pour préparer le cinquième numéro. Choisir les sujets, trouver les photos et surtout, surtout, lire les livres.

Heureusement, c'est (souvent) un plaisir. Certes, solitaire et forcené, ce qui peut donner à douter de la santé mentale de quelqu'un qui l'exerce à temps plein.

Mais, après tout, il est d'autres plaisirs, tout autant solitaires et parfois aussi forcenés, que la bonne société observe avec réprobation. La lecture, au moins, échappe au jugement moral – la plupart du temps.

Et puis, cela fait tellement de bien !

D'ailleurs, promis, on remet ça dès le mois prochain, avec un nouveau gros paquet de livres dont nous vous dirons tout le bien (ou le mal) que nous pensons.

Pierre Maury

Sommaire

Fiction française

Fiction étrangère

Noir, policier, thriller

Poésie

Essais, documents

C’est dans la poche, n° 4, janvier 2011
Editeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo, Antananarivo 101 (Madagascar), email : danslapoche@bibliothequemalgache.com
Rédaction : Pierre Maury
Tous les articles non signés sont de la rédaction.
Site Internet : https://sites.google.com/site/mensuelpoches/

Dany Laferrière et Haïti, autrefois et hier…

Pour Haïti aujourd'hui, il ne faut pas chercher dans les collections de poche, mais dans le nouveau livre de Dany Laferrière qui paraît début janvier : *Tout bouge autour de moi*. L'écrivain, qui se trouvait à Port-au-Prince le 12 janvier de l'année dernière, a vécu le tremblement de terre…

Dans *L'énigme du retour*, prix Médicis 2009, c'est donc d'une autre histoire qu'il nous parle. Le livre, écrit pour sa plus grande partie en vers libres, s'ouvre par un coup de fil : *« La nouvelle coupe la nuit en deux. »* Son père est décédé à New York. Il l'a peu connu, l'exil les a séparés, le père ayant quitté très tôt Haïti pour des raisons politiques. Et l'exil ne les aura pas réunis après que le fils a fui la dictature à son tour.

Il aura donc fallu la mort pour les rapprocher. Pour que Dany Laferrière prenne conscience de la place occupée par l'absent. Prenne sa place, aussi, sur le siège où il avait l'habitude de s'asseoir chez son ami coiffeur quand il venait boire le café.

La succession est assurée. L'héritage est plus problématique : la valise enfermée dans un coffre de la Chase Manhattan Bank gardera son mystère, faute de connaître le code qui pourrait l'ouvrir. *« Cette valise n'appartient qu'à lui. / Le poids de sa vie. »*

Le temps est venu, en tout cas, de repartir vers Haïti, le pays natal qui reste une énigme autant que l'est ce retour d'un porteur de mauvaise nouvelle. Le temps de reparler avec sa mère, sa sœur, les autres membres de la famille. D'entreprendre une plongée en apnée dans un monde qui fut le sien, et ne l'est plus tout à fait, autant parce que le pays a changé qu'en raison des années passées ailleurs, et au cours desquelles Dany Laferrière a évolué.

On dit « Dany Laferrière », comme s'il était entendu que le narrateur et l'auteur ne font qu'un. C'est presque vrai. Pas tout à fait. Le romancier s'en explique d'ailleurs dans l'entretien qu'il nous a accordé. Mais il s'agit bien de son regard quand il retrouve Haïti et les paysages si souvent décrits dans ses livres. Il s'agit bien de l'exil, thème prégnant pour ceux qui l'ont vécu – alors qu'il faudrait peut-être, dit-il, faire passer la pauvreté au premier plan, s'oublier pour se fondre dans la réalité vécue sur place par ceux qui y sont restés et ne peuvent que rêver d'autres horizons. *« Je prends conscience que je n'ai pas écrit ces livres simplement pour décrire un paysage, mais pour en faire encore partie. »*

Bourré de fulgurances qui prennent à la gorge et au ventre, au cœur et à la tête, *L'énigme du retour* est un texte haché et splendide, duquel chacun privilégiera un paragraphe ou une page, selon les affinités individuelles avec la politique ou les images, avec un destin personnel ou la condition collective. Dany Laferrière a réussi un livre global, un kaléidoscope à travers lequel s'aperçoivent toutes les questions qu'il se pose, sans jamais oublier l'homme.

À travers rencontres et conversations, dans une langue splendide détachée de l'ambition ancienne d'être un *« écrivain rock »*, l'accumulation est offerte avec une générosité sans pareille, jusqu'à la fin du voyage. Pendant lequel il y aura eu des éclairs de lucidité et des moments opaques, les uns et les autres étant placés sur le même pied, sans aucune intention de les comparer dans une balance qui les opposerait.



Dany Laferrière
L'énigme du retour
Le Livre de poche, n° 32035
300 pages environ, 6,50 €
Parution le 5 janvier



© Georges Seguin

Entretien : « Passons à autre chose, entrons dans le présent des gens »

Dans ce roman, le narrateur, vous-même ou quelqu'un qui vous ressemble beaucoup, revient en Haïti après plus de trente ans, sans avoir remis les pieds dans son pays entre-temps. Était-ce votre cas ?

Pas tout à fait. Mais les émotions sont exactement celles que j'ai ressenties. Pour les besoins du livre et afin de lui donner une certaine linéarité, j'ai pratiqué des télescopages dans le temps. Mais je peux dire que je n'y étais pas retourné de cette manière-là depuis trente ans, c'est-à-dire dans un voyage pour moi-même, dans une réalité intime.

À vous lire, il semble que la mort de votre père ait déclenché l'écriture de votre nouvel ouvrage. L'avez-vous vécu ainsi ?

En réalité, j'avais déjà évoqué la figure de mon père, dans Le cri des oiseaux fous. *Mais c'était de manière assez abstraite. Je n'avais pas encore approché le personnage physiquement. Quand il est mort, quand je l'ai vu dans son cercueil, j'ai senti, pour la première fois peut-être, une authentique présence. C'était différent des images que j'avais de lui, des photographies que j'avais vues, des choses qu'on m'avait racontées…*

Vous avez choisi une forme inhabituelle, où le poème occupe la plus grande place. Pourquoi ?

Ca s'est imposé. Je voulais capter l'instant. Ce qui se passait était un moment particulier, au cours duquel des choses se faisaient et d'autres se défaisaient. J'ai voulu aussi tenter, malgré l'événement qui me touchait, de voir ce qui se passait pour les

autres, comment ils vivaient. J'ai noté tout cela avec l'idée d'un livre. Et, quand j'ai retrouvé mes carnets, la forme est venue naturellement.

Est-ce parce que vous êtes parti de ces notes que *L'énigme du retour* offre aussi un aspect très fragmenté ?

En partie. Mais il y a autre chose : quand on est dans une foule, si on ne veut rien rater, les choses ne se suivent pas. Par exemple, on rencontre quelqu'un pendant dix minutes, puis on passe son chemin et autre chose se présente, qu'on note aussi. Il s'agissait de rendre la sensation d'être parmi des centaines de personnes.

Vous écrivez : *« Je m'étais promis de ne pas regarder la ville / avec des yeux du passé. / Les images d'hier cherchent sans cesse / à se superposer sur celles d'aujourd'hui. / Je navigue dans deux temps. »* Comment s'est joué ce mouvement entre passé et présent ?

C'est vrai : je ne voulais pas regarder avec le passé. Bien entendu, qu'on le veuille ou non, on est fait de son passé. Mais il s'agissait de ne pas juger le présent avec les yeux du passé. C'était aussi une manière de dire : passons à autre chose, entrons dans le présent des gens.

Extrait

C'est par le bruit que la Caraïbe
est entrée en moi.
J'avais oublié ce vacarme.
Cette foule hurlante.
Ce trop-plein d'énergie.
Ville de gueux et de riches
debout avant l'aube.

On trouve pareille énergie
dans la peinture primitive
où le point de fuite
se situe, non au fond du tableau,
mais dans le plexus
de celui qui regarde la toile.

Quand on observe une scène de marché
chez n'importe quel peintre de rue
on n'a pas l'impression de pénétrer
dans le marché mais que c'est plutôt le marché
qui vous pénètre en vous intoxiquant
avec ces odeurs et ces saveurs.
D'où ce mouvement de recul
devant ces fortes couleurs primaires.

Si on meurt plus vite qu'ailleurs,
la vie est ici plus intense.
Chacun porte en soi la même somme
d'énergie à dépenser
sauf que la flamme est plus vive
quand son temps pour brûler
est plus bref.

On est frappé autant par la pauvreté de Haïti que par l'omniprésence du rire. Comment expliquez-vous cette coexistence paradoxale ?

La nature est forte, la sève bouillonne. Le rire est un jaillissement auquel personne ne peut résister. Les gens rient comme les arbres vivent, dans un pays où tout pousse en permanence.

Aimé Césaire est très présent dans votre livre. Vous citez en exergue quelques mots de *Cahier d'un retour au pays natal* dont le volume accompagne le narrateur. Avez-vous voulu lui rendre hommage ?

J'ai d'abord voulu relire Césaire. Je l'avais lu très tôt…

Trop tôt ?

Peut-être. Je l'avais trouvé ardu. Je ne le comprenais pas. Haïti, il est vrai, était un pays indépendant et ne possédait pas ce rapport avec la France dans lequel vivait Césaire. Haïti avait des problèmes internes et j'avais l'impression de ne pas être concerné par le Cahier d'un retour au pays natal. *Mais, plus tard, j'ai compris la tension qui habitait le poète, comment il tentait de vivre comme un être humain. Et je me suis senti proche de lui.*

L'homme qui réinvente son île

Les Québécois avaient rarement suivi d'aussi près qu'en 2009 les sélections pour les prix littéraires. Ils ont été les premiers à se réjouir du Médicis de Dany Laferrière.
Les Canadiens francophones en ont fait depuis longtemps l'un des leurs. Peut-être pas tout de suite. Le temps d'assimiler son goût de la provocation qui, ajouté à un sens du titre qui frappe (*« le plus rapide titreur d'Amérique »*, comme disait Kurt Vonnegut Jr.), l'avait fait intituler son premier roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.
C'était en 1985, il habitait Montréal depuis une petite dizaine d'années. Avant cela, il avait pas mal galéré, comme beaucoup d'émigrés. *« J'ai écrit pour prouver que je ne suis pas un chien »*, dit-il dans *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* La preuve était faite. Dany Laferrière pouvait oublier l'usine où, pour reprendre ses mots, *« je crevais littéralement. »*
Comme ses maîtres nord-américains, Henry Miller, Charles Bukowski ou James Baldwin, il a choisi de faire entrer la rue dans ses livres. D'utiliser une langue où les mots sont français mais le rythme, anglo-saxon. Et rock. *« Je voulais être un écrivain rock. Un écrivain de l'ère de la machine »*, écrit-il dans *L'énigme du retour*.
Il y parle d'Haïti, son pays d'origine. Ce n'est pas la première fois qu'il en fait une matière romanesque. Sa grand-mère, avec qui il a passé son enfance, a inspiré *L'odeur du café*. Et son père était déjà présent dans *Le cri des oiseaux fous*. Mais il est incapable de se limiter à l'île où il est né en 1953. Il nous confiait même, à la sortie de son livre précédent (*Je suis un écrivain japonais*) : *« C'est un vieux rêve d'enfant que de vouloir être quelqu'un d'autre, le plus éloigné de ce qu'on est. Et j'écris aujourd'hui pour effacer de mon écran les notions de race, d'origine, de classe, de genre même. Le livre est un espace de liberté. Un pays rêvé où l'écrivain et le lecteur se rencontrent. Joli coin, n'est-ce pas ? »*
Qu'il parle, écrive ou vive, Dany Laferrière est un homme d'élans. N'essayez pas de le retenir. Il n'est pas du genre à se laisser enchaîner.



© Georges Seguin

Quand il s'est enfui en 1976, aux pires heures des exactions des Tontons Macoutes, après l'assassinat de son ami et confrère journaliste Gasner Raymond, il ne s'est confié qu'à sa mère. Plus tard, alors qu'il était devenu une authentique vedette à Montréal, il s'est installé à Miami. Avant de rentrer au Canada douze ans plus tard.
Écrivain et journaliste, il est aussi attiré par le cinéma. Après avoir travaillé à des scénarios, d'après *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* ou *Le goût des jeunes filles*, il a réalisé lui-même *Comment conquérir l'Amérique en une nuit*, où il redéfinit son territoire américain, de Montréal à Haïti.
Un territoire qui se dessine aussi contre la langue française qui fut celle du colonisateur avant l'indépendance, et qui a laissé sa marque sur le sol haïtien.
Élevé en créole, Dany Laferrière avait constaté avec stupeur qu'il devait tout réapprendre en français. Arrivé à Montréal, il tombe dans un débat où le français tente de résister à l'anglais.
Alors, il choisit de se couper de la France et de se placer résolument dans cette Amérique du Nord au présent à laquelle appartient aussi Haïti. Anéantissant en même temps en lui le rêve d'une Afrique mythique, *« invention d'intellectuels aux abois. »*
Il préfère, pour sa part, réinventer Haïti dans une poésie qui n'écarte pas le prosaïque, dans un roman qui est tout autant un récit de voyage.

Les conséquences d'un coup de matraque

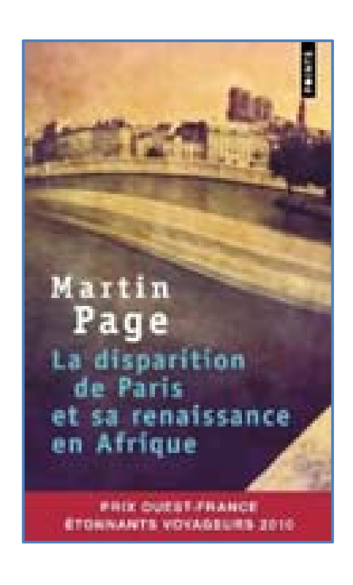
La violence d'un policier parisien aurait pu fournir la matière de quatre lignes à la rubrique des faits divers. Mais la vieille dame africaine qu'il a matraquée boulevard Barbès parce qu'elle refusait de présenter ses papiers est richissime et l'incident ne passe pas inaperçu. Fata Okoumi, son état de santé et ses exigences deviennent, à la demande du maire, l'unique préoccupation de Mathias qui est chargé de mission auprès du cabinet.

Mathias est surtout habitué à préparer les interventions du maire, de ses adjoints et de ses conseillers en rédigeant des notes après avoir interrogé les personnes concernées. Il ne choisit pas ses sujets. Un jour, une exposition, un autre, les sans-papiers.

Aujourd'hui, ce sera Fata Okoumi, mal en point dans son lit d'hôpital mais dégageant malgré tout une énergie peu commune. Elle a décidé qu'elle obtiendrait réparation en faisant disparaître Paris. Puis elle meurt et ses deux enfants tentent, avec Mathias, de respecter sa volonté. Mais qu'entend-on par « faire disparaître Paris » ? Aucune baguette de magicien n'est assez puissante pour y parvenir. Il faut concevoir, et vite, un geste symbolique.

L'anecdote n'est pas seulement originale. Elle est aussi pour Mathias, qui menait une petite vie tranquille et tenait les émotions fortes à l'écart, une occasion de se remettre en question. Les contacts avec Fata Okoumi, son fils et sa fille, lui font voir Paris, cette ville qu'il aime, d'un œil nouveau. Et envisager, peut-être, un avenir très différent de la carrière plane dont il se contentait.

Le septième livre en dix ans de Martin Page est une sorte de fable avec application pratique immédiate. Il fait trembler le monde sur ses bases. Et il a reçu l'an dernier le prix Ouest-France Étonnants Voyageurs.



Martin Page
La disparition de Paris et sa renaissance en Afrique
Points, n° non communiqué
220 pages environ, 6 €
Postface inédite de l'auteur
Parution le 13 janvier

Frédéric Roux ne respecte rien ni personne

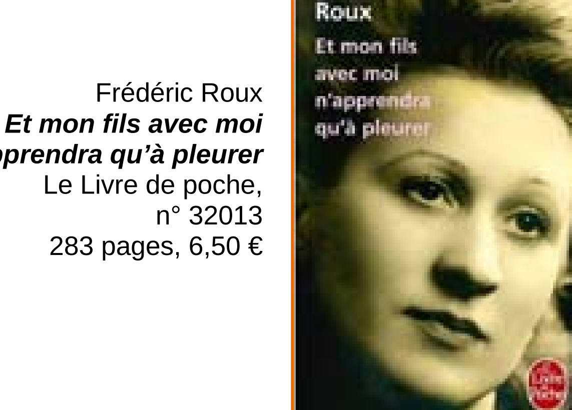
Frédéric Roux – ou son narrateur – ne respecte rien, même pas les morts dont on a coutume de parler avec délicatesse : *À peine était-il mort que mon père a continué à nous emmerder*.

La mère aura son tour, plus tard. Entretemps, la ville défigurée et l'école castratrice auront reçu leur volée de bois vert.

Le règlement de comptes ne fait pas dans la dentelle, ce n'est pas le genre de la maison.

Furioso, le roman décline ses haines sur un ton vengeur qui s'apaisera à peine dans les dernières lignes où se reconnaît une appartenance à la future race des gisants.

Avant d'en arriver là, on a tout loisir d'être décoiffé par un livre mené sans faiblir, l'invective à la bouche et la liberté dans la tête.



Frédéric Roux
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer
Le Livre de poche,
n° 32013
283 pages, 6,50 €

La balade d'un gamin dans les rues de Barcelone

Il a onze ans. Il dit qu'il en a treize. Il est déjà un dur à cuire, même s'il garde certaines réactions d'un enfant pas encore tout à fait abîmé par l'existence qu'il mène. Dans un quartier populaire de Barcelone, sous la chaleur du mois d'août, Chucho entre en scène chez Dumbre, une grosse vieille dont la seule occupation est de veiller sur une lampe à huile qui ne s'est pas éteinte depuis douze ans. (*« T'étais pas né. »*) Il joue au ballon avec ses copains Baltasar et Toni. Chucho est fier de ses chaussures Nike Air Max. Moins fier d'apprendre que la Polaca est morte, déchirée au couteau. Il fait mine de ne pas la connaître, bien qu'elle lui ait offert les chaussures. Cela sent les problèmes à venir…

Le milieu où Chucho essaie de grandir est rude. Les macs y font la loi, les putes dérouillent. Les enfants aussi, parfois. Il n'en a pas vraiment conscience. *« Pour Chucho, Barcelone n'est pas une ville. Puisqu'il n'en connaît pas d'autre, qu'il n'a jamais vu de village ni la campagne. […] Pour Chucho, Barcelone, c'est, sans question, la réalité. »*

Et il faut faire avec cette réalité. À moins de convaincre Hans, qui se fait appeler Braco, de l'emmener à New York où il part s'installer. Hans semble éprouver de l'affection pour Chucho, mais c'est peut-être seulement parce que le gamin lui a présenté Polaca – sans passer par son souteneur, d'où les ennuis qui s'annoncent. Chucho doit obtenir un passeport, une autorisation parentale, un visa.

Puis il pourra partir.

Les papiers ne sont pas un problème, tout se fabrique, les parents s'inventent. Encore faut-il que Hans accepte, c'est une autre histoire.

Court, enlevé comme une chanson qui passe et qu'on n'oublie pas, le quatrième roman de Grégoire Polet rhabille Oliver Twist à la mode d'aujourd'hui et sans misérabilisme. Mais avec une verve qui rend les descriptions aussi précises que les images d'un film.

On est à la fois dans la tête de Chucho et dans le décor qui l'entoure. Il vit à toute allure une histoire qui dure vingt-quatre heures d'un équilibre instable, sans cesse sur le point de basculer vers le meilleur ou le pire.

« Sur la Grand Via, ses semelles le portent. Les vélos volent près de lui comme des libellules, les voitures comme des avions, les motos comme des fusées. La chaleur s'est adoucie, le ciel a foncé, le soleil est bas, moelleux, et la lune, précoce et mangée, a fait son apparition de filigrane. »

Les éléments du récit sont mis en place avec un naturel qui dénote une science affûtée chez l'auteur de *Leurs vies éclatantes*. On le savait doué. Il confirme sa maîtrise de l'espace et du temps avec ce livre où chaque chose vient à son heure, complétant le tableau jusqu'à nous le présenter aussi bien dans sa totalité que dans ses moindres détails.

Chucho n'est mince qu'en apparence. Il a en réalité l'épaisseur d'une jeune vie accidentée, promise sans aucun doute à d'autres accidents encore, que le romancier n'a pas besoin de raconter pour nous les faire pressentir.

Grégoire Polet
Chucho
Folio, n° 5180
128 pages environ,
4,50 €
Parution le 13 janvier



Du même auteur,
Petit éloge de la gourmandise
est paru en septembre dernier.
Folio, n° 5128, 112 pages, 2 €.

Le rêve de Machiavel

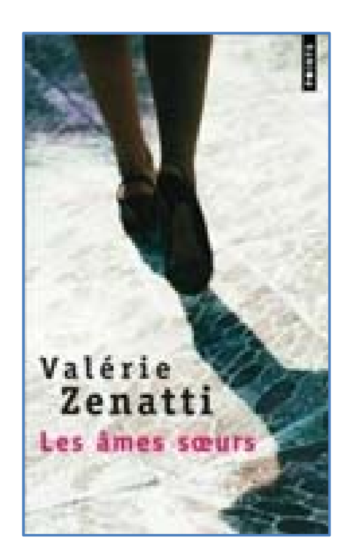
À partir de quelques lignes de Michelet et d'un texte attribué à Machiavel lui-même, Christophe Bataille rêve le rêve du premier sur le second. La peste fait rage. La mort est partout. La rencontre d'une jeune femme malade transfigure le philosophe en forcené de l'amour. L'homme déchiré entre la pensée et le corps, entre le destin et la survie, est si présent qu'il en devient effrayant. Les images fortes abondent. Les odeurs font froncer le nez. Une fascinante évocation romanesque.



Christophe Bataille
Le rêve de Machiavel
Le Livre de poche,
n° 32011
217 pages, 6 €

Correspondances

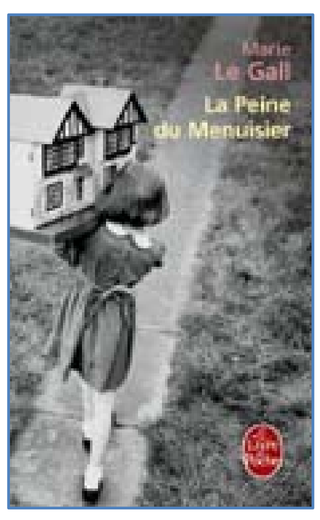
Valérie Zenatti, deuxième roman. Une femme s'y évade grâce à un livre qu'elle ne veut plus quitter mais qu'elle ne veut pas davantage lire n'importe où ni n'importe comment. L'histoire de Lila et Malik devient plus importante que sa propre vie. Le livre lui enseigne qu'il est temps de faire une pause, d'aller voir ailleurs si elle ne s'y trouvera pas davantage. Une construction subtile fournit un superbe final, une surprise toute en finesse.



Valérie Zenatti
Les âmes sœurs
Points
159 pages, 6 €
Parution le 13 janvier

Vivante avec les morts

L'obsession de la mort court à travers ces pages. Sans morbidité : le dialogue s'est installé entre la narratrice et les disparus. A défaut de comprendre sa propre vie, elle se tourne vers le passé. Le silence règne de toute manière aussi chez les vivants. L'enfance s'est déroulée comme dans un autre temps. Et le personnage du menuisier restera énigmatique presque jusqu'à la fin. Il y a un peu trop de ressassement pour déclencher l'enthousiasme. Mais l'écriture est affirmée, sur un ton monocorde qui ressemble à celui d'une longue mélopée.



Marie Le Gall
La peine du menuisier
Le Livre de poche,
n° 32038
290 pages environ,
6,50 €

Léger, sans suites

Le roman sentimental selon David Foenkinos est une merveille de finesse, qui ne pèse rien, aligne les jolies formules et les situations ambiguës. Un objet sans réelle utilité, mais qui trouve place dans notre intérieur. Nathalie est une jeune femme charmante. Elle mérite son bonheur. Ne mérite pas son malheur. Mérite son nouveau bonheur. Le jeu est plaisant, l'écriture sautille. On est bien.



David Foenkinos
La délicatesse
Folio, n° 5177
200 pages environ,
6,20 €
Parution le 13 janvier

Un homme seul sur un fil, une foule de personnages

On l'a lu partout, et les mots se trouvaient d'ailleurs dès les premières lignes de la quatrième de couverture (dans l'édition originale) du roman de Colum McCann, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* : « roman polyphonique ». L'appellation – non contrôlée – est exacte. Autour d'un point sur lequel se focalise toute l'attention, des grappes de personnages évoluent dans leur propre monde et, parfois, se croisent vraiment.

Nous sommes le 7 août 1974, à New York. Philippe Petit, funambule français de haut vol, vedette de cet art, ou de cette gymnastique, on l'appelle comme on veut, pratiqué par un petit nombre mais admiré par tous, se trouve sur un fil entre les deux tours du World Trade Center. L'exploit a été filmé. C'est impressionnant. Tous ceux qui sont là regardent, d'abord sans comprendre ce qui se passe. Avec la crainte d'une chute. Ou, pour certains, avec l'espoir de cette chute.

(L'âme humaine est ainsi faite.)

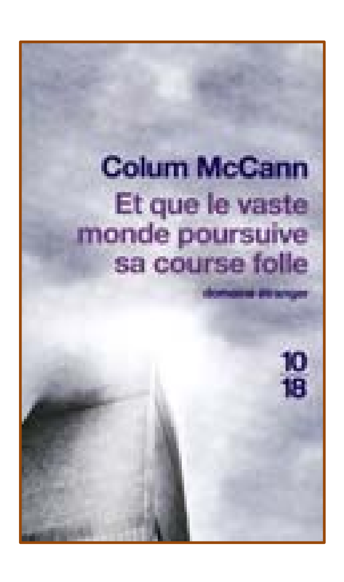
La foule lève les yeux. C'est un point sur un fil, avec le ciel pour décor. Un avion passe – la photo, page 326, seule image dans le volume, et on n'en avait peut-être pas besoin, est saisissante et renvoie, comme le dit d'ailleurs Colum McCann, au souvenir plus récent du 11 septembre 2001. Mais, ici, pas d'avions dans les tours. Seulement un homme qui tente et réussit un improbable exploit. Avant d'être arrêté et de se retrouver face à un juge qui fait partie de la polyphonie évoquée plus haut.

Surtout l'épouse du juge, en fait, puisqu'elle réunit, ce jour-là, d'autres femmes qui, comme elle, ont perdu un fils – ou plusieurs – au Vietnam. Elles sont d'origines sociales très diverses, mais la douleur qu'elles partagent leur permet d'oublier les barrières qui se dresseraient, en d'autres temps, entre elles. De la même manière que Corrigan, un moine irlandais qui a fait vœu de chasteté, néglige ces barrières pour s'occuper – paradoxalement – de prostituées dont deux sont mère et fille. Plus tard, une des filles de la seconde changera de statut, comme la dernière partie du roman, située en octobre 2006, le fait comprendre. Il y a aussi, à Palo Alto, de jeunes informaticiens assez doués pour court-circuiter les réseaux téléphoniques et vivre en direct, par le truchement de personnes présentes sur place, le défi de Philippe Petit…

Tout cela grouille d'histoires souvent tragiques, que l'on suit comme les fils d'une pelote particulièrement serrée mais dans laquelle on n'éprouve aucune difficulté à se repérer. Chaque personnage a sa place dans la vie, dans son quartier, avec ses proches. Ils ont tous quelque chose d'assez attachant pour qu'on ait envie de connaître leur destin. Et on ne regrette pas d'avoir passé quelques heures inoubliables en leur compagnie. Colum McCann est un grand – on le savait.

S'il avait fallu le confirmer, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* a reçu, aux États-Unis, le *National Book Award* 2009 avant d'être, pour la traduction française, choisi comme meilleur livre de l'année par la rédaction de *Lire*. (La traduction avait été faite très rapidement.) Une sorte d'unanimité sur deux continents, dont personne ne pourra penser qu'elle constitue une reconnaissance exagérée…

Colum McCann
Et que le vaste monde poursuive sa course folle
Traduit de l'anglais
par Jean-Luc Piningre
10/18, n° 4397
480 pages, 8,60 €



La fureur de l'amour et de la guerre

L'anecdote a son intérêt : *La rafale des tambours*, qui s'appelait alors *Begraven alse een Koning*, a d'abord été publié en néerlandais, pour la Hollande et la Belgique, avant de paraître aux États-Unis et d'être traduit en français. Installée à Amsterdam où elle a notamment écrit sur Anne Frank et son père, l'Anglaise Carol Ann Lee a situé son premier roman sur un terrain en partie belge, pendant les combats de la Première guerre mondiale. Ypres, Poperinge, Passchendaele, le Mont Cassel et bien d'autres lieux ont eu leurs noms gravés dans assez de livres pour qu'ils soient familiers.

Les personnages principaux sont cependant britanniques et forment le classique triangle amoureux. Ted Eden, le meilleur ami d'Alex Dyer, épouse Clare, dont le second est tombé amoureux au premier regard. L'attirance étant réciproque, la fidélité – à l'amitié pour Alex, au couple pour Clare – n'étant pas un vain mot, les amants potentiels vivent les affres de la trahison à venir. Car les forces qui les entraînent l'un vers l'autre sont trop puissantes pour que la morale puisse y faire obstacle.

Carol Ann Lee a donc écrit un grand roman d'amour. Le désir et la faute s'y mêlent inextricablement, comme dans une tragédie. L'époque s'y prête. La mort est omniprésente, elle frappe à chaque moment. Le bruit des bombardements, la souffrance des blessés, le danger des gaz, tout concourt à donner aux champs de bataille l'apparence de l'enfer sur terre. Et les trois protagonistes sont en première ligne.

Clare est infirmière. Sous ses yeux et sous ses mains défilent les estropiés et les agonisants. Pour rendre son travail efficace, elle s'essaie à l'insensibilité. Elle n'y parvient pas toujours.

Alex, journaliste, est un des correspondants de guerre accrédités sur le terrain. Son souci de la vérité se heurte à la censure et au manque d'informations. Il voudrait rendre compte des aspects humains, de la manière dont vivent et meurent les soldats. C'est son combat.

Quant à Ted, il est aussi sur le front, l'arme à la main. On l'y voit moins. Il apparaît surtout dans le récit aux moments où il retrouve son meilleur ami, dont il ignore longtemps la trahison. Ensuite, son désir de survivre diminue.

La passion est exacerbée par le risque. C'est dire si les sentiments qui lient et déchirent ce trio atteignent ici des sommets dangereux, bordés de profonds précipices.

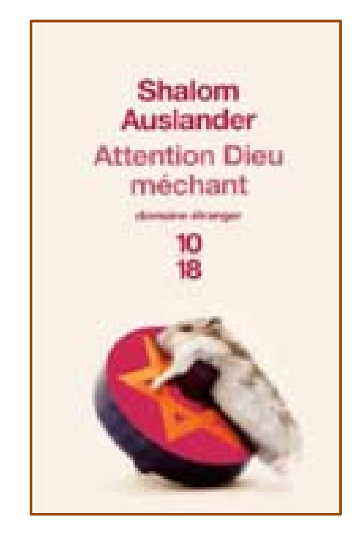
La guerre, l'amour, la culpabilité et le désir de rachat se rejoignent dans une dernière partie éblouissante, à laquelle le titre de l'édition en néerlandais faisait référence. Le 11 novembre 1920, en même temps qu'à Paris, un hommage national au soldat inconnu se déroule à Londres. Ted, qui est mort presque dans les bras d'Alex, avait émis un dernier vœu, soufflé autant par les cendres de l'amitié que par le feu de la haine qui l'avait consumée : *« Enterre-moi avec tous les honneurs ou aucun ! »* Alex a donc creusé une tombe anonyme, avant d'entreprendre une démarche folle à travers laquelle il espère recevoir l'absolution pour le mal qu'il a fait…

La rafale des tambours est un livre passionné et passionnant. La présence forte de trois êtres au milieu de la folie qui agite l'Europe s'impose comme un monument de mots plus solides que la pierre pour rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont traversé ces années.

Carol Ann Lee
La rafale des tambours
Traduit de l'anglais
par Jean Esch
Folio, n° 5179
400 pages environ,
7,70 €
Parution le 13 janvier



Pas très orthodoxe, Shalom Auslander



Shalom Auslander
Attention Dieu méchant
Traduit de l'américain par Bernard Cohen
10/18, n° 4391
160 pages, 7 €

Les humoristes font rire. Normal, c'est leur fonction. Mais observez l'état du cerveau quand les zygomatiques sont revenus au repos. Que fait alors le cerveau ? Il réfléchit. Cet effet secondaire de l'humour a été constaté scientifiquement sur un échantillon représentatif de la population soumis aux sketches de Pierre Desproges, Raymond Devos et Jean-Marie Bigard. (Pardon : avec Bigard, il est tout aussi scientifiquement prouvé que cela ne fonctionne pas, l'exception confirme la règle.)
Shalom Auslander est le produit d'une éducation juive orthodoxe contournée ou contrariée, c'est selon, par une des formes les plus nobles de l'intelligence : l'humour. Son roman *La lamentation du prépuce*, (réédité aussi en 10/18), était un régal. Les nouvelles d'*Attention Dieu méchant* nous le font retrouver en aussi bonne forme, toujours aussi remonté contre le poids des obligations religieuses capables d'étouffer dans l'œuf quelques belles vocations. Comment devenir masturbateur compulsif quand l'œil de Dieu vous regarde ? Comment s'épanouir dans un couple si l'un veut jouir et l'autre se reproduire ? Comment faire fortune avec la découverte de tablettes anciennes et authentiques révélant que l'Ancien Testament est une fiction, si les plus hauts responsables des religions révélées affirment que cela ne peut pas exister ?

Le péché. Les règles de vie.
Les traditions. Les croyances. La liste n'est pas exhaustive. Elle ressemble à un cactus auquel on se heurte douloureusement chaque fois qu'on voudrait transgresser une interdiction. Vu de l'extérieur, et raconté par Auslander, c'est heureusement très drôle.
Comme ce diable d'homme (oxymoron judicieux en ces circonstances) ne respecte vraiment rien, il met aussi Dieu en scène. Reconnaissons-le : Son boulot n'est pas de tout repos. Et il Lui arrive d'en avoir marre au point de vouloir tout laisser tomber. Le jour où Bloom doit mourir, par exemple, est un de ceux où rien ne fonctionne comme prévu. Sa Volvo est en morceaux, Bloom est indemne. « *Zob, a dit Dieu.* » Il va falloir confier le volant d'une voiture à Lucifer pour retrouver Bloom et l'écraser. Fatigant pour Lui. Réjouissant pour nous.

Guernesey par courrier spécial

Le club de lecture évoqué par le titre a un nom encore plus étonnant : le Cercle d'amateurs de littérature et de tourte aux épluchures de patates. Pour établir le lien entre ces éléments disparates, il faudra comprendre ce qu'était la vie à Guernesey sous l'occupation allemande, grâce à une écrivaine passionnée par le sujet jusqu'à s'installer là. Au grand dépit d'un éditeur américain qui envisage de l'épouser.

Mary Ann Shaffer & Annie Barrows
Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de papates
Traduit de l'américain par Aline Azoulay
10/18, n° 4405
416 pages, 8,60 €
Parution le 6 janvier



Vendue par sa famille

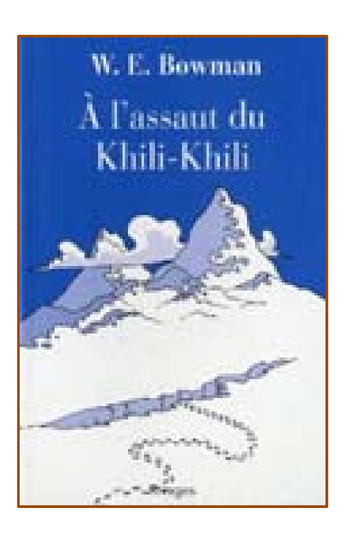
La descente aux enfers, racontée par elle-même, d'une très jeune prostituée de Bombay. Batuk n'a pas dix ans quand elle est vendue par sa famille. Mais elle a appris à lire et à écrire pendant qu'on la soignait pour une tuberculose.
Sans naïveté, avec un détachement qui lui permet de tenir le coup et fait d'elle une adulte bien avant l'âge, elle décrit donc ses journées dans un cahier bleu, en détournant quelques expressions. La relation sexuelle devient *« faire du pain au lait »*. Le conte et la poésie la distraient, parfois, d'une réalité brutale qui la rattrape toujours.
En écrivant ce livre, James A. Levine a posé un acte militant. Il a aussi écrit un roman qui sonne juste en évitant tout sentimentalisme.



James A. Levine
Le cahier bleu
Traduit de l'américain par Sylviane Lamoine
Pocket
220 pages environ, 6,50 €
Parution le 6 janvier

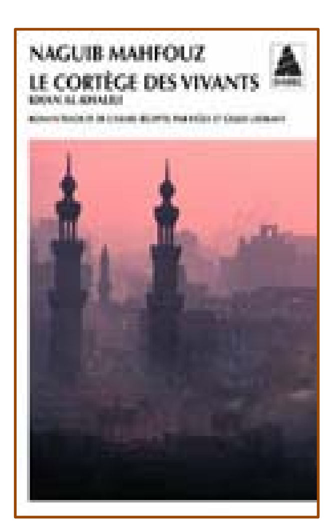
Là-haut, sur la montagne

Le Khili-Khili, sommet de plus de 13.000 mètres voisin du Guili-Guili, n'a jamais été vaincu. L'expédition organisée pour atteindre le toit du monde est donc montée avec soin. Six spécialistes de l'alpinisme extrême partent donc sous la direction d'un chef éclairé, chargé aussi de relater, avec le ton qui convient, l'aventure héroïque. Mais chaque membre de l'équipe se révèle très vite fragile dans son propre domaine de compétences. Le navigateur perd la boussole. Le médecin est malade. Le linguiste n'arrive pas à se faire comprendre des porteurs. Pour ne rien arranger, le cuisinier local fait une tambouille infâme. Seule la force morale pourra vaincre ces difficultés. La force morale, et la force physique des porteurs qui se comportent en altitude comme dans une promenade de santé. La parodie est d'autant plus féroce que le narrateur pratique la plus parfaite mauvaise foi, donnant à son récit la dimension d'une épopée qui n'existe pas. Comme dans bien d'autres conquêtes.



W.E. Bowman
À l'assaut du Khili-Khili
Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal
Rivages poche, n° 691
224 pages, 8,50 €

Dans un quartier du Caire



Naguib Mahfouz
Le cortège des vivants
Traduit de l'arabe (Égypte) par Faïza et Gilles Ladkany
Babel, n° 1035
400 pages, 9,50 €

Naguib Mahfouz n'avait pas son pareil pour décrire sa ville. Et, à l'intérieur de celle-ci, le grouillement de vies parfois contradictoires dans les bouleversements de la société. Ce premier grand roman réaliste publié en 1946 raconte une histoire d'amour sous les bombardements allemands. Des années de guerre qui, paradoxalement, ouvrent sur des possibilités nouvelles et inattendues. Dont l'écrivain fait un chef-d'œuvre.



Un nouveau « Grand détective » en France, dans l'après-guerre

Pierre d'Ovidio s'y colle. Après pas mal d'autres écrivains, le voici à la tête d'une série de la collection « Grands détectives ». En fait de série, elle ne compte encore qu'un titre – il faut bien commencer.

Maurice Clavault, jeune inspecteur de police, prend ses marques. Nous aussi.

Ce qui commence par une banale bataille de boules de neige entre gamins (lire ci-contre) devient le début d'une affaire à tiroirs. Et ce qu'on trouve dans les tiroirs n'est pas toujours très reluisant.

Pierre d'Ovidio nous explique, dans les pages suivantes, comment ce projet est né et a pris forme. Ainsi que la direction qu'il compte lui donner dans les volumes à venir.

Le premier épisode s'ouvre le dimanche 14 janvier 1945. L'hiver est rude. Et Maurice, comme presque tout le monde, a froid dans le petit pavillon de Malakoff qu'il occupe avec sa mère. Celle-ci pense qu'il pourrait quand même profiter de sa situation pour obtenir quelques sacs de charbon supplémentaires. À défaut de faire plier le sens moral aigu de Maurice, sa mère tente de le caser : elle a, pour lui, pris rendez-vous avec Ginette – malgré le costume élimé qui est la seule tenue à peu près correcte de son fils…

Ginette est une rencontre agréablement surprenante : elle veut devenir actrice et a déjà joué un tout petit rôle dans *Les enfants du paradis* mais elle n'a rien de superficiel. Et quand Maurice, appelé par le devoir – les enfants qui se lançaient des boules de neige ont découvert un cadavre enfoui dans la neige –, est obligé, le même jour, de se rendre sur les lieux de la macabre découverte, elle n'hésite pas à l'y accompagner.

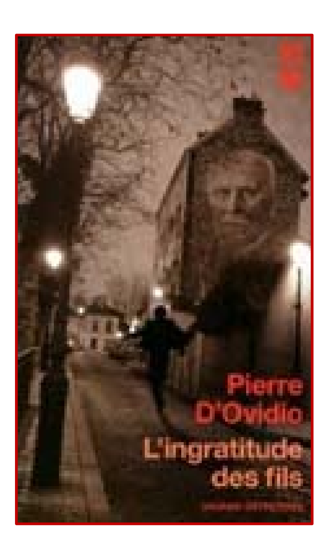
Le jeune couple encore indécis a belle allure, même dans le contexte difficile de l'époque et devant une énigme qui en appelle à un passé lointain – par le temps et la géographie.

Comme dans ses précédents polars poitevins, Pierre d'Ovidio soigne l'atmosphère et les décors. Les amateurs de vrais polars (si cela existe) resteront peut-être sur leur faim. Mais la plupart des lecteurs trouveront ici le germe d'aventures qui promettent bien d'autres plaisirs à venir, dès cette année peut-être.

Les premières lignes

Quelques gosses de banlieue jouaient.
Le ciel, blanc crayeux, se teintait de plaques d'un jaune pâle vers l'ouest. Nouvelle menace de précipitations neigeuses dans une lumière terne d'après-midi d'hiver. Riton et Jeannot reprenaient leur souffle devant la palissade qui interdisait l'accès aux ruines. Remontant en courant la rue Gambetta depuis le croisement avec la rue Chauvelot, ils s'étaient bombardés de boules de neige, glissant, se courbant pour esquiver les « obus » qu'ils durcissaient entre leurs paumes. De petits cailloux s'y mêlant parfois, se prendre une boule en pleine poire n'était pas toujours de la rigolade ; aussi, ces gamins d'une dizaine d'années avaient-ils fixé des conventions. « Celles de la guerre à Genève », avait décrété, très sérieux, Riton, le plus âgé. Elles tenaient en une seule règle : « Pas dans la gueule ! » Partout ailleurs…

Pierre d'Ovidio
L'ingratitude des fils
10/18, n° 4402
255 pages, 7,40 €
Parution le 6 janvier



Pierre d'Ovidio : « Une période qui nous a donné la 2 CV… »

« Grands détectives » est une collection qui s'est imposée, au fil des années, comme une référence. Comment y crée-t-on une nouvelle série ? Dans votre cas particulier : quel type de projet avez-vous proposé ? Et était-il, dans votre esprit, « formaté » pour les contraintes de cette collection ?

*Pour ce qui est de la création d'une nouvelle série, dans mon cas, c'est à la suite d'une conversation dans un bistrot parisien avec François Laurent, que je connaissais de longue date, que celui-ci m'a suggéré de réfléchir à ma possible participation à la collection « Grands détectives ». J'avais auparavant publié une trilogie de polars (*Demain c'est dimanche, Pertes et profits, *et* Les Cahiers au feu*) chez Phébus, ayant pour cadre le « Poitouraine », le Poitou et la Touraine sud, mes régions d'adoption depuis la fin des années 90, et j'aimais l'idée de série avec personnages récurrents.*
Après réflexion, ayant pensé d'abord à l'immédiat avant-guerre de 1914-1918, j'ai finalement proposé comme cadre historique la fin de la deuxième guerre mondiale et la IVème République avec un personnage assez flou (dans mon esprit), mais inspecteur de police, pas plus résistant que « collabo » (le lot le plus répandu parmi les héros de fiction littéraires, télévisuels ou cinématographiques créés sur la période). Et qui ne cantonnerait pas son activité à la seule France métropolitaine, mais irait « voir ailleurs » ce qui s'y passe.
Bien qu'ayant lu des volumes de la collection, il n'a jamais été question pour moi de « formatage » qu'au demeurant je n'avais pas remarqué dans mes lectures, si ce n'est l'ancrage historique des enquêtes.

Pourquoi avoir choisi la période de l'immédiat après-guerre ?

L'après-guerre et la IVème République se sont imposés rapidement pour diverses raisons.
Sentimentales d'abord : la période de mon enfance. Un monde en noir et blanc à la Doisneau, nourri au verre de lait de Pierre Mendès-France, où l'on portait des blouses grises ou noires, des chaussettes hautes tricotées en laine qui grattait et des shorts courts, où l'on plongeait son porte-plume dans un encrier blanc en faïence, où les garçons et les filles étaient séparés, etc. Bref, un monde disparu.
Historiques ensuite. L'immédiat après-guerre, d'abord, une période trouble où la France exsangue, continue de souffrir de privations et règle – très partiellement – les comptes nés de l'Occupation, on parlait alors d'épuration. Et si l'on a des images mentales de la Libération, on n'en a guère des mois qui suivirent.
De plus, la IVème est la « mal aimée » dans l'esprit de beaucoup ; surtout depuis le retour au pouvoir du général de Gaulle, mal aimée, décriée, mais surtout mal connue. Ou connue seulement pour son instabilité gouvernementale et donc son impuissance (comme si les choses allaient beaucoup mieux avec la Vème…). Qui se souvient, parmi les jeunes (ou les moins jeunes) des présidents de cette République qui n'aura duré que 12 ans ? Sans parler des présidents du conseil…
Donc une période à « réhabiliter », elle qui nous a donné la 2 CV, la 4 CV, sous laquelle la reconstruction du pays s'est effectuée et qui nous a permis dans les cinémas de quartier qui existaient alors partout la découverte de B.B. éblouissante.

Quelle est la part de la documentation dans le travail ? Précède-t-elle l'écriture ou le fil du récit vous impose-t-il de temps à autre d'effectuer de nouvelles recherches ?

Je dirais les deux.
Le travail de documentation est important. Très ! Pour ne pas faire d'anachronismes, pas plus dans les faits que dans la langue, pour donner à « respirer » l'air de la période. J'ai donc travaillé en bibliothèque pour consulter les quotidiens (un gros travail, mais qui permet de tomber sur des

pépites – exploitées ou non par la suite) après avoir proposé un synopsis à l'éditeur, lu des mémoires ou des journaux, comme ceux de Galtier-Boissière et de Léautaud, des ouvrages historiques, etc.
Et le fil du récit m'a amené à effectuer de nouvelles recherches, surtout sur Internet, un outil très précieux pour m'éviter les déplacements sur la capitale et ses bibliothèques. Ceci dit, j'adore travailler à la bibliothèque historique de la ville de Paris, un bâtiment magnifique du XVII[ème] *aux poutres peintes, un lieu paisible et relativement pas trop fréquentée.*

Dans *L'ingratitude des fils*, premier volet de la série (à propos, a-t-elle un titre d'ensemble ?), le contexte historique semble plus présent, plus important que la trame policière. Est-ce un choix volontaire ?

Je suis un peu embarrassé pour répondre. Pour être franc, je n'avais pas vraiment cette impression, mais bon… C'est peut-être mon côté prof d'histoire que j'ai été pendant des années !
Pour ce qui est du titre d'ensemble, nous n'y avons pas encore réfléchi. Il faudra sans doute attendre le second volet, voire plus.

Ce roman repose-t-il sur une anecdote particulière qui a éveillé votre attention ?

Quel flair ! Bravo !
Un ami de mon coin du Poitou m'avait raconté l'histoire de son grand-père juif qui a dû batailler à la Libération pour récupérer son logement occupé, on dirait maintenant « squatté », mais légalement – selon les lois de Vichy – par un « aryen ».
Je m'en suis souvenu alors que je réfléchissais au synopsis de *L'Ingratitude des fils*. Mais je connaissais déjà ce problème, évoqué dans ma famille, comme dans celles de beaucoup de Français, sur la spoliation des biens juifs par certaines personnes, de « bons Français », dénués du moindre scrupule.

Avez-vous déjà une idée de ce qui va suivre, et jusqu'en quelle année vous allez conduire Maurice Clavault, s'il est bien comme on le suppose le personnage récurrent ?

Plus qu'une idée !



© Hannah Assouline - Éd. 10/18

J'ai soumis le synopsis du second volet chez 10/18 et j'ai entamé les recherches, ainsi que la rédaction d'une nouvelle aventure de Maurice Clavault que j'ai, pour l'occasion, « délocalisé » hors de France métropolitaine.
Il n'y a pas que les entreprises qui bougent !
Quant à l'année où ses aventures cesseront, l'idéal serait qu'il tire sa révérence, comme dans la chanson, interprétée, je crois, par Jean Sablon et dont le texte était, je cite de mémoire : Je tire ma révérence, je m'en vais au hasard, sur les routes de France, *etc. – comme quoi l'auteur aime bien le passé, y compris dans la variété ! – au moment du retour au pouvoir du général de Gaulle en 1958.*
Un plan ambitieux, la suite des événements et « mon souffle » diront si ce pari est tenable.

Plus précisément, que peut-on attendre du deuxième roman de la série, et savez-vous quand il paraîtra ?

Le deuxième volet amènera Maurice à quitter Paris et « les routes de France » pour enquêter à Madagascar dans la seconde moitié de l'année 1946 jusqu'à l'insurrection malgache de mars 1947. Je cite des dates, mais, si la chronologie historique est forcément stable, celle de la fiction est moins nette et je me heurte à un petit problème de concordance des temps entre fiction et réalité.
L'exercice n'est pas de tout repos et l'écriture n'est pas un long fleuve tranquille. D'ailleurs existe-t-il ce fameux fleuve ?
Quant à savoir quand il paraîtra ! J'espère, de mon éditeur – et de moi ! –, dans la seconde moitié de la nouvelle année 2011, mais je ne suis pas le seul maître en la matière.

Les nouvelles de Dashiell Hammett, maître du roman noir

Dans les années 1920, la revue *Black Mask* change la donne. Une revue imprimée sur du papier bas de gamme (*pulp*) introduit dans l'imaginaire américain le personnage du détective privé, avec les nouvelles de Dashiell Hammett et Horace McCoy, entre autres. Ces deux-là vont faire du chemin en direction du roman dont ils créent la version noire et américaine, en passant aussi par les sollicitations du cinéma auquel ils apporteront un sang neuf – et du sang, beaucoup de sang.

Cinq romans, pas davantage, ont fait la réputation du premier, en cinq années au terme desquelles il n'écrira presque plus : *La moisson rouge* (1929), *Le sang maudit* (1929), *Le faucon de Malte* (pour citer le premier titre en français, 1930), *La clé de verre* (1931) et *L'introuvable* (1934).

Cinq romans, et le cinéma qui les a rendus populaires.

Cinq romans, et soixante-cinq nouvelles publiées, pour l'essentiel, dans *Black Mask* à partir de 1922. Il y forge sa manière, il teste des personnages. Surtout, il utilise sa connaissance du terrain. Car Dashiell Hammett n'a pas besoin de s'inventer un folklore du privé : il a lui-même été enquêteur pendant cinq ans, dans la célèbre agence Pinkerton, à Baltimore et à San Francisco.

Bénissons les ennuis de santé (il était tuberculeux, et ne parlons pas de ses problèmes avec l'alcool) qui l'ont contraint à renoncer à un métier quand même assez physique. Il prend des cours de journalisme, il se lance dans l'écriture.

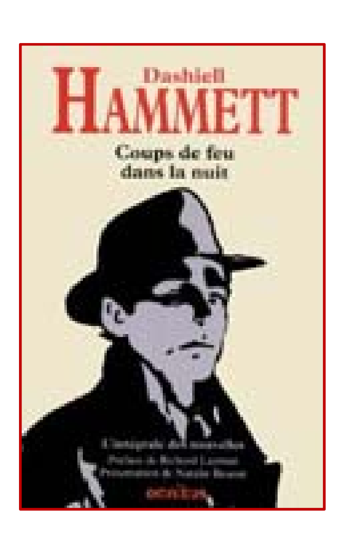
Et voilà le résultat !

Dans ces nouvelles, dont certaines ont la dimension de courts romans, il va à l'essentiel, décrit les gestes avec précision, se laisse aller (poussé par son rédacteur en chef) à des orgies de violence qu'il réfrène pourtant de temps à autre. Son détective a peu d'états d'âme. Il fait le boulot.

Mais on découvre aussi d'autres facettes du talent de Dashiell Hammett. Parmi lesquelles l'humour et l'art de retourner un récit come un gant ne sont pas les moindres.



Humphrey Bogart incarnait Sam Spade dans *Le faucon maltais*, adaptation par John Huston (1941) du roman le plus connu de Dashiell Hammet. D.R.



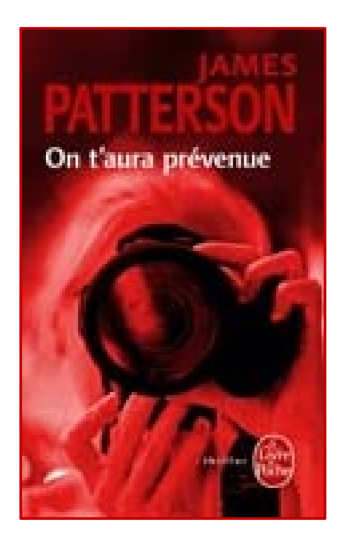
Dashiell Hammett
Coups de feu dans la nuit*. *L'intégrale des nouvelles
Différents traducteurs
Préface de Richard Layman
Présentation de Nathalie Beunat
Omnibus
1312 pages, 29 €
Parution le 6 janvier

Les photos prémonitoires de Kristin

Kristin crie fort et souvent dans *On t'aura prévenue*. En effet, elle était pourtant prévenue. Y compris par son père, bien qu'il soit mort… Mais comment la photographe pourrait-elle s'attendre à trouver sur ses négatifs les images de meurtres qui n'ont pas encore été commis ?

Ce n'est là qu'une des bizarreries auxquelles elle est confrontées. La peur monte, dans un suspens auquel cependant on ne croit qu'à moitié tant l'invraisemblable y occupe de place.

Une bonne distraction, à condition de se laisser manipuler par James Patterson, auteur sournois.



James Patterson
On t'aura prévenue
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Voltarino
Le Livre de poche, n° 32049
352 pages, 6,95 €
Parution le 5 janvier

Un thriller cinématographique par Simenon, fils de Georges

S'appeler Pierre Simenon, être le fils de Georges et publier son premier roman exige un certain culot, ou une bonne dose d'inconscience. À moins de voir dans *Au nom du sang versé* le fruit d'une leçon donnée par celui qui apparaît à la fin d'une liste de personnes remerciées : *« Et toi, mon* dad, *qui m'a transmis ta curiosité de tout vivre et de tout tenter, et, surtout, qui a été le meilleur père dont j'aurais pu rêver. »* Tout tenter, donc, même le roman…

Pierre Simenon s'est éloigné du terrain occupé par son père. Il avait d'ailleurs prévenu dès 2003 ceux que cela pouvait intéresser, confiant à un journaliste du *Soir*, lors de sa visite de l'exposition liégeoise Georges Simenon : *« S'il est édité un jour, certains voudront certainement comparer avec l'œuvre de mon père. Or, ça n'a rien à voir. »*

En effet.

La psychologie des personnages passe au second plan. En revanche, la construction du récit, ses rebondissements et les scènes spectaculaires font tout pour happer le lecteur dans un thriller à l'américaine dont il n'est pas difficile d'imaginer le film qui pourrait en être tiré. Les images sont là. Coûteuses à réaliser, pour certaines. Mais peut-être l'auteur y a-t-il déjà pensé. Puisque, après avoir été analyste financier dans une banque privée genevoise, il était devenu avocat spécialisé dans le cinéma à Los Angeles.

Un CV qui ressemble à celui de son héros, Antoine Demarsands. À la mort de sa mère, celui-ci retrouve Genève et la banque où travaille toujours son frère. Il découvre en même temps une accusation inédite – et incongrue à ses yeux – portée contre son père : celui-ci aurait été impliqué, à la fin de la guerre, dans un transfert d'argent nazi plus que douteux. Décidé à prouver l'inexistence de ce fait, Antoine remue des affaires plus sensibles qu'il le pensait. Dès lors, la mort frappe autour de lui, avec une extrême violence.

Si on ne se pose pas trop de questions sur un rythme soutenu parfois jusqu'à l'excès et qu'on aime ça, *Au nom du sang versé* est un livre plutôt réussi.

La couverture du livre
n'était pas disponible
au moment de boucler
ce numéro.

Pierre Simenon
Au nom du sang versé
J'ai lu, n° 9414
380 pages environ, 7 €
Parution le 5 janvier

Notre besoin de poésie est impossible à rassasier

La poésie ne se vend pas. Seuls les poètes se lisent entre eux – et encore, ajoute-t-on parfois avec ironie, c'est parce qu'ils s'offrent leurs livres. Le refrain est connu. Il n'est pas tout à fait inexact.

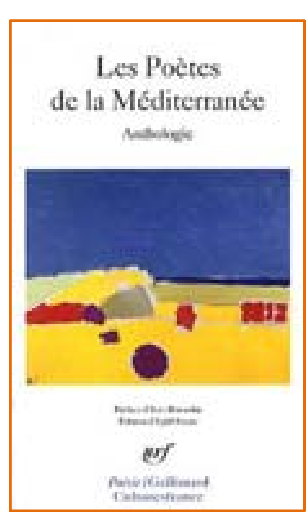
Une fois établi ce constat, ne reste-t-il qu'à laisser tomber les bras, désespérant de la poésie et de ses lecteurs – les rares survivants d'un autre âge ?

Au contraire. C'est par la poésie elle-même, et parfois aussi par le commentaire qui s'écrit autour d'elle, que se manifeste son caractère indispensable. D'ailleurs, la poésie s'insinue partout. Elle est dans le roman, dans le théâtre, au cinéma, voire même dans la vie quotidienne – quoique, dans ce dernier cas, souvent de manière accidentelle ? Si le quotidien était poétique, cela se saurant, non ?

Nous en devinons certains qui trépignent, prêts (s'ils sont encore là après quelques paragraphes) à monter sur leurs grands chevaux, ou sur scène, pour dire : mais si, la poésie est un art populaire, voyez le slam !

Ah ! c'est vrai, le slam… Nous nous étions promis – la promesse tient toujours, mais elle est reportée à une date ultérieure et imprécise – de démontrer un jour pourquoi Grand Corps Malade ou Abd Al Malik ne sont pas vraiment des poètes. Ou seulement des poètes mineurs, comme le sont les grands paroliers. Dont la plupart, signalons-le au passage, ne se sont jamais pris pour des poètes. Laissons donc de côté pour l'instant les slammeurs et les rappeurs, et tant pis pour ceux qui en font les Baudelaire ou Rimbaud de notre temps.

Passons plutôt l'hiver autour de la Méditerranée, avec la copieuse et formidable anthologie préparée par Eglal Errera. *Les poètes de la Méditerranée* est le genre d'ouvrage qui donne un supplément d'existence à qui se donnera la chance d'être accompagné par la centaine de poètes qui s'y trouvent rassemblés. Tous traduits en français quand c'est nécessaire – il arrive que ce soit la première fois. Tous, aussi, avec leur propre langue, ce qui n'est pas fréquent. On voit donc, plutôt qu'on lit, à moins d'être un merveilleux polyglotte, à côté de l'espagnol ou de l'italien, de l'arabe, de l'hébreu,



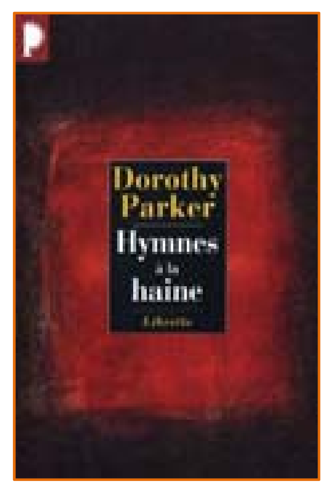
Eglal Errera
Les poètes de la Méditerranée
Préface d'Yves Bonnefoy
Poésie/Gallimard, n° 464
960 pages, 12 €

du macédonien (c'est parfois même une information, d'apprendre que telle langue existe). On imagine le travail des typographes et des correcteurs, sans parler bien sûr des traducteurs, des voix éparpillées dans l'espace et réunies pour ce beau projet.

Yves Bonnefoy, qui bien sûr y a sa place, préface l'ouvrage. *« La poésie est née tôt, en Méditerranée. Et presque aussitôt elle y a parlé haut et fort. C'est elle qui, en Mésopotamie, dans la geste de Gilgamesh, cherche à donner aux princes et aux guerriers une conscience morale, une expérience métaphysique, elle qui fonde le monde grec, elle qui, à Athènes, chez les Tragiques, entreprend cet échange avec la raison qui doit se poursuivre aujourd'hui encore. Et parlant fort, dans ces sociétés éclairées, elle y a aussi parlé pendant de nombreux siècles. Sa tâche de vigilance, si bien comprise dans l'*Énéide*, est confiée par Virgile à Dante, elle sera reprise par la* Jérusalem délivrée, *par Cervantès, lui aussi un poète, par Leopardi. Et Cavafy, Séféris l'assumaient encore, et hier même on la constatait un des grands soucis de Mahmoud Darwich. »*

Tous les noms que cite Bonnefoy ne sont pas présents avec des textes. Car l'entreprise, outre qu'elle couvre un vaste espace géographique et linguistique, se veut aussi résolument contempo-

raine. Eglal Errera s'en explique : *« Quatre générations de poètes vivants y seront présentes par cinq pages dévolues en moyenne à chacun, sans distinction d'âge ou de notoriété. […] L'absence de certains aînés reste parmi nos regrets les plus brûlants, tempérée toutefois par le plaisir vivifiant de donner audience à d'autres, moins lus et parfois même jamais jusqu'ici publiés en français. »*
Pour tous les lecteurs, et même les survivants d'un autre âge évoqués plus haut, il y a ici quantité de découvertes. Pour tout l'hiver, on vous le disait !



Dorothy Parker
Hymnes à la haine
Traduit de l'américain
par Patrick Reumaux et
Dominique Letellier
Préface de Benoîte
Groult
Libretto, n° 330
112 pages, 10 €

Hymnes à la haine, de Dorothy Parker, ne fera pas une lecture aussi longue. Mais les poèmes sont charnus. La mauvaise foi leur fait une solide colonne vertébrale. La plume cruelle de l'écrivaine, comme dit Benoîte Groult dans sa préface, propulse des traits acérés vers tout ce qui bouge. Les femmes, les hommes, les actrices, la famille, les tire-au-franc, les bohèmes, etc. Dix-neuf thèmes sur le mode de la détestation, c'est tout à fait réjouissant. Même et surtout quand elle s'en prend à ce qui était quand même une bonne partie de sa vie, les livres :

Je hais les Livres :
Ils me fatiguent les yeux…

Il y a le Récit des Jours Heureux à Tahiti,
Le Vade-Mecum des Îles…
Après quatre semaines dans les mers du Sud,
L'anglais de l'auteur comence à rouiller
Et il se met au tahitien.
Il donne à entendre que son plus grand tourment
A été d'échapper aux avances des vahinés,
Mais le reste du livre
Est probablement fondé sur des faits authentiques.
On y trouve une foule d'informations utiles
Sur la façon de servir le poi,
La source de la légende de l'arbre à pain,
La façon de boire le kawa *ou de se dispenser d'en boire…*
L'auteur explique que cette vie-là est la seule vie possible
Et va jusqu'à promettre
Qu'un de ces jours il enverra promener ses manuscrits
Pour finir ses jours avec Petite-Cochonne-de-Mer-Rieuse, la beauté du village…
Pourquoi attendre ?

Et cela continue pendant quatre pages, dans lesquelles passent tous les livres. Non : les mauvais livres, qui en effet rendent nerveux…



Fabrice Midal
Pourquoi la poésie ?
Pocket Agora, n° 323
255 pages, 8,90 €

Lisant Dorothy Parker – ou écoutant rap et slam –, Fabrice Midal aurait pu se demander ce qu'est la poésie, tant elle adopte des formes variées. Il a préféré une autre interrogation : *Pourquoi la poésie ?* Il prend des détours parfois étranges, dans lesquels on a un peu de mal à le suivre. Peut-être aussi manque-t-il de modestie devant son sujet. Il semble en être conscient, puisqu'il conseille de lire les poètes et non leurs commentateurs – ce qu'il est. Sciant la branche sur laquelle il s'est posé le temps de son livre, il fait de celui-ci un guide provisoire et fragile nécessaire surtout pour accepter l'idée qu'on n'a pas besoin de guide.
Un paradoxe qui renvoie donc, comme nous cherchions à le faire, vers le poème...

Le pouvoir est solitaire et le peuple, ingrat

D'une année à l'autre, le chroniqueur du règne de Nicolas Ier se régale des errements d'un pouvoir dont il détaille à l'envi ce dont les gazetiers n'osent pas toujours faire la matière de leurs articles, en raison de l'intérêt aigu que porte *« Notre Gourmand Leader »* aux grands moyens d'information : *« Venues des services du Château, il y avait de multiples interventions auprès des gazettes pour les effrayer et les inciter à marcher droit ; il en découla un excès de timidité, on n'avait pas à censurer qui se censurait lui-même et prenait en modèle l'antique Pravda des Soviétiques ; un excès de zèle, aussi, quand on retouchait les photos de la baronne d'Ati, qui gardait les Sceaux, afin d'effacer les bijoux hors de prix qu'elle portait aux doigts, puisque l'étalage du luxe n'était plus à l'ordre du jour. »*

Notre Tendre Autocrate – la collection des appellations semble presque infinie, et se renouvelle, comme une garde-robe, de saison en saison avec bonheur –, dit Chouchou dans l'intimité, est un personnage inépuisable auquel Patrick Rambaud ne passe rien. Il semble parfois presque excentrique quand l'autoritarisme ne prend pas le dessus. Il ne comprend pas pourquoi le peuple l'aime de moins en moins, malgré le défilé des courtisans qui semblent rémunérés à pratiquer l'éloge jusqu'à l'absurde.

Nicolas Ier ferait bien, au lieu de se contenter des onctions, de lire (mais peut-être le fait-il) la chronique de Patrick Rambaud. Le miel y est rare mais la lucidité y est féroce.

« La vie réelle était moins tendre, même pour Notre Déconcertant Monarque ; il continuait à gesticuler et cela finit par se voir, ses mots se brouillaient, il se contredisait, il confondait les phrases et les actions, croyait que dire suffisait quand les mots partaient au vent. Il dit à Provins : « J'écoute mais je ne tiens pas compte » ; il se reprit à Châteauroux : « J'écoute les inquiétudes et j'en tiens compte. » Pour ne point se sentir trop loin de ses sujets il leur expliqua que son métier d'empereur était très difficile ; il se rattrapa à Val-d'Isère dix jours plus tard : « Ma situation est moins difficile que ceux qui se trouvent sans emploi. » Qu'en était-il de sa promesse, qui le fit choisir pour occuper le trône et consistait à affirmer que le pouvoir d'achat était principal ? »

Depuis 2008 où Patrick Rambaud inaugura ce feuilleton aux rebondissements aussi inattendus que servis avec complaisance par Notre Monarque Visionnaire et son entourage, les Guignols de l'Info, certes plus réactifs au quotidien puisqu'ils n'attendent pas le mois de janvier pour manier l'ironie, ont pris un coup de vieux.

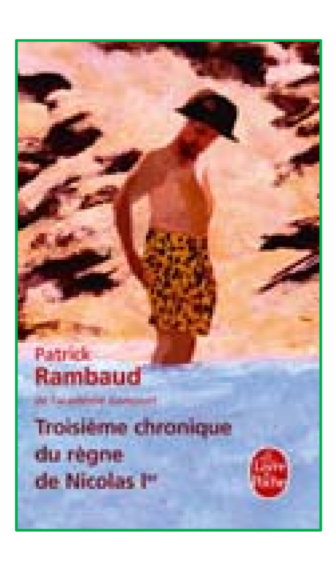
À la manière ancienne, si bien assimilée qu'il semble lire parfois un écrivain du dix-huitième siècle, la *Chronique du règne de Nicolas Ier* et ses épisodes suivants forment une réjouissante parodie d'actualité.

À moins que ce soit cela, l'actualité ?

Il faudra le vérifier dans le quatrième volume, qui paraît chez Grasset en même temps que la réédition en poche de celui-ci, où l'État est malmené autant que conforté par le ridicule de l'archiduchesse des Charentes, sœur jumelle de Sa Majesté, où le sacre d'Obama change la donne et crée quelques jalousies, où la démocratie totalitaire s'impose, etc.

Un festival !

Patrick Rambaud
Troisième chronique du règne de Nicolas Ier
Le Livre de poche, n° 32027
170 pages environ, 5,50 €
Parution le 5 janvier



Le voyage des goûts au temps de la Flibuste

Melani Le Bris a de qui tenir, c'est entendu : elle est la fille de Michel, curieux de tous les voyages, écrivain, fondateur du Festival Étonnants Voyageurs et légitime préfacier de ce livre.

On la découvre sur le terrain de la Flibuste, et avec goût : *La cuisine des flibustiers* est autant un vrai livre de cuisine, recettes comprises, qu'un déplacement dans le temps et l'espace.

Tout est venu, raconte-t-elle, avec la lecture des récits du père Labat qui avait mené une vie aventureuse aux Caraïbes de 1693 à 1705. Il n'était pas insensible à la gastronomie locale et ne rechignait jamais à essayer les plats inconnus.

Ses descriptions sont peut-être plus savoureuses que ce qu'il mangeait, à en juger par les extraits cités ici.

En fait de gastronomie, l'époque était en effet à une nourriture roborative et relevée, qui devait s'accommoder des ingrédients trouvés sur place. Encore ces ingrédients voyageaient-ils, eux aussi.

Et Melani Le Bris de nous expliquer comment le tamarinier, originaire d'Afrique de l'est, passa par l'Europe avant d'être implanté dans les îles et au Mexique vers le XVIème siècle. Pour autant, elle ne répond pas à toutes les questions puisque le cas du cocotier, par exemple, relève de plusieurs hypothèses.

Melani Le Bris fait un sort à quelques idées reçues, dont l'omniprésence du rhum chez les flibustiers est une des plus répandues. Las ! le rhum naquit quand la Flibuste finit, à peu de choses près.

Fourmillant d'anecdotes, son ouvrage montre aussi, par la bande, comment la prétention européenne conduisait les colons vers des difficultés d'adaptation.

Forts de leurs techniques occidentales, méprisant le mode de vie local, ils n'ont le plus souvent réussi qu'à détruire des cultures qui se portaient très bien, sans les remplacer.

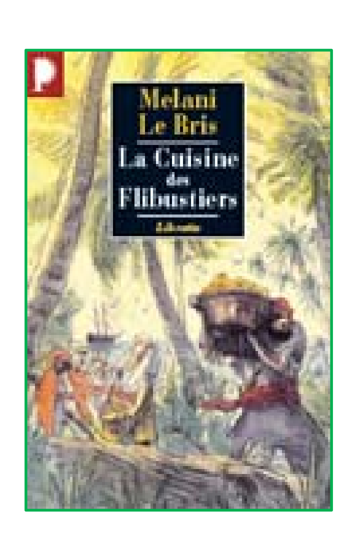
Voilà des Indiens menacés de famine, ou les colons eux-mêmes réduits à tenter de voler leur maïs aux Indiens.

Sur un territoire vaste comme le monde, mais dont le centre se trouve aux Caraïbes, les flibustiers inventent, eux, une cuisine métisse. Ils s'approprient le savoir-faire des populations indigènes, y mêlent leur propre connaissance culinaire, quand ils n'y ajoutent pas des aspects venus d'ailleurs, d'Afrique, de l'océan Indien…

Au passage, Ce qui n'empêche pas d'autres boissons d'améliorer l'ordinaire.

C'est passionnant comme un récit d'aventures et savoureux comme un repas exotique.

Melani Le Bris fait un sort à quelques idées reçues, dont l'omniprésence du rhum chez les flibustiers est une des plus répandues. Las ! le rhum naquit quand la Flibuste finit, à peu de choses près.



Melani Le Bris
La cuisine des Flibustiers
Libretto, n° 333
320 pages, 10 €
Parution le 6 janvier

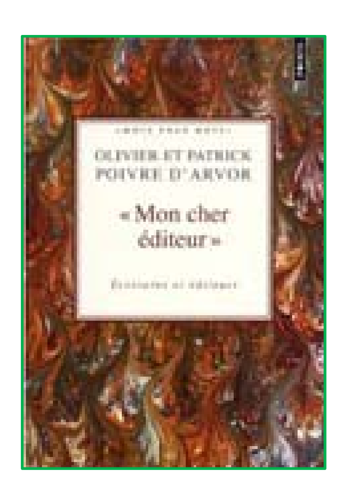
Littérature et commerce, liaisons dangereuses

Les écrivains et les éditeurs forment des couples infernaux. Pas seulement depuis que se profile dans les contrats la négociation des droits pour les livres électroniques. La preuve avec Balzac, Flaubert, Hugo, Verne et Proust. Les lettres du dernier cité proposent une relation différente, parce qu'elles sont adressées à Gide, qui n'était pas son éditeur.

Les autres éclairent les liaisons dangereuses entre un créateur et celui qui engage de l'argent pour faire connaître les livres, en même temps que tous les deux espèrent en tirer des bénéfices. Partenaires fidèles (Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel, par exemple) ou provisoires (Balzac est un cas exemplaire d'écrivain cherchant toujours des contrats plus rentables) dessinent des lignes souvent brisées par des conflits d'intérêt.

L'échantillon proposé n'est pas suffisant pour établir l'histoire des rapports entre écrivains et éditeurs. Mais chaque cas est représenté par un nombre suffisant de lettres pour nourrir la réflexion.

Olivier et Patrick Poivre d'Arvor, auteurs tous les deux, savent de quoi ils parlent. Ce volume de la collection « Mots pour mots », qu'ils dirigent, est donc un des meilleurs de la série. Et la préface, une des plus pertinentes. Un beau livre riche de surprises pour ceux qui pensent à la littérature comme un monde sans heurts.



Olivier et Patrick
Poivre d'Arvor
« Mon cher éditeur »
Points, n° 2502
192 pages, 10 €

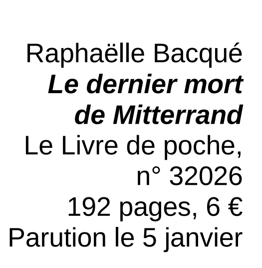
De la confiance à la déception, jusqu'à la mort

L'histoire est du genre dont Alexandre Dumas se régalait. De la politique, de l'amour, de la trahison, un suicide retentissant. Pourtant, malgré ses aspects très romanesques, la vie et la mort de François de Grossouvre n'ont rien d'imaginaire. Et c'est en journaliste – mais journaliste douée pour l'écriture et l'évocation des personnages – que Raphaëlle Bacqué cherche à comprendre.

Le matériau est riche. Humainement porteurs de valeurs et de contre-valeurs. Car enfin, entre François Mitterrand et François de Grossouvre, s'agissait-il d'une noble amitié ou d'une complicité trouble ? Leur goût pour les femmes leur faisait rejoindre souvent, à pied, dans une promenade qui semblait de deux bons camarades, le même immeuble. Anne Pingeot, qui n'a aimé que Mitterrand, y vit avec sa fille Mazarine – le secret de la République dont de Grossouvre, parrain de Mazarine, est un de ceux qui aident, depuis longtemps, à le tenir caché. Et lui, l'homme de l'ombre, le conseiller non rémunéré, rejoint sa maîtresse à l'étage supérieur…

Puis, qu'il s'agisse d'amitié ou de complicité, cela se défait, avec l'aide d'autres conseillers qui n'aiment pas l'ancien. Celui-ci ne supporte pas. Le 7 avril 1994, un coup de feu résonne à l'Élysée.

Une évocation magistrale.



Raphaëlle Bacqué
Le dernier mort de Mitterrand
Le Livre de poche,
n° 32026
192 pages, 6 €
Parution le 5 janvier

